



Recherches & Travaux

72 | 2008
De l'hypertexte au manuscrit

Préface

La littérature à venir

Michel Lafon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/80>
ISSN : 1969-6434

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2008
Pagination : 5-7
ISBN : 978-2-84310-125-0
ISSN : 0151-1874

Référence électronique

Michel Lafon, « Préface », *Recherches & Travaux* [En ligne], 72 | 2008, mis en ligne le 15 décembre 2009, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/80>

MICHEL LAFON
Vice-Président du Conseil scientifique
Université Stendhal

Préface

La littérature à venir

Pour qui se figure «le paradis sous l'espèce d'une bibliothèque», il arrive de plus en plus souvent, ces dernières années, que ce paradis prenne des allures de bibliothèque numérique. De bibliothèque, ou encore d'hypertexte, tant il est vrai que les microcosmes ne sont pas moins excitants pour l'esprit que les galaxies, et que l'on peut être sensible au rêve d'un seul texte étendant à l'environnement ses ramifications et ses strates, au moins autant qu'à l'utopie d'une Babel proliférante, rassemblant et conservant pour l'éternité tous les livres advenus et tous les livres à venir...

Je garderai à jamais le souvenir de ma visite à la Fondation Martin Bodmer de Coligny, faubourg champêtre de Genève, par une fin d'après-midi pluvieuse du printemps 2006, en la passionnante et amicale compagnie de son président, Charles Méla. Chacun des trésors bibliophiliques jalonnant le parcours souterrain était à lui seul un monde dans lequel on aurait aimé s'abîmer, mais l'étape la plus émouvante fut pour moi la dernière. Au bout de la visite, se faisant face dans une symétrie qui est peut-être une recreation de ma mémoire embuée, un manuscrit du *Cimetière marin* (on sait que Valéry n'en fut pas avare) et les pages originales d'une des plus belles fictions de Borges, «El Sur» – cette confrontation posthume faisant surgir, dans ma fantaisie de Languedocien et d'argentiste, la figure obligée et nostalgique d'un troisième homme, Pierre Ménard, qui fut en quelque sorte le Teste de Borges et qui reste, au fil des ans, un de mes fantômes de prédilection. L'occasion de découvrir une variante inattendue à l'un des vers les plus mémorables du XX^e siècle : «La mer, la mer, toujours recommencée» prétendant naître ici de la leçon «L'amour, l'amour,

toujours recommencé», dont je me pris à me demander si Valéry ne l'avait pas inventée après coup, pour justifier un manuscrit de plus... Et l'occasion, surtout, de me replonger dans cette nouvelle argentine dont j'avais déjà entrevu le manuscrit, mais seulement en copie, quelques années plus tôt.

Je me rappelle que je fis un rêve en suivant de nouveau, de ligne en ligne, le labyrinthe des variantes borgésiennes, tellement lisibles, si méthodiquement disposées les unes au-dessus des autres, si finement raturées jusqu'à l'avant-dernière, qu'il était parfaitement possible de suivre la genèse du texte, dans le moindre détail de son patient surgissement (« mes repentirs, mes doutes, mes contraintes»), à chaque étape de ses captivantes réécritures, comme si Borges lui-même avait souhaité qu'un lecteur à venir puisse un jour refaire, à l'envers ou à l'endroit, le chemin qu'il avait suivi au moment d'écrire cette inoubliable fiction. Ce rêve, que l'on pourrait, en hommage à Valéry et à son ode fondatrice, désigner comme «le changement des rives en rumeur» (j'entends ici : la métamorphose des marges du texte en un seul ruban mélodique), est rien de moins que celui d'une intégrale *linéarisation* du manuscrit, le passage de la verticalité des variantes à l'horizontalité d'une seule (très) longue ligne d'écriture (et de lecture), mettant bout à bout toutes les variantes, les donnant intégralement à lire, les unes à la suite des autres, dans leur ordre d'apparition, transformant radicalement la nouvelle définitive en l'archéologie quasiment romanesque qui fut nécessaire à sa minutieuse élaboration, restituant le genre bref inventé par le génial Argentin à la profondeur et à la longueur de ses rhizomes préparatoires ainsi étalés, ordonnés et offerts.

Je me dis que le sentiment paradoxal de longueur extrême qui saisit le lecteur d'une courte fiction de Borges (le sentiment – la jubilation ou l'angoisse – *de ne plus jamais en ressortir*) est directement lié au fantasme de ce cheminement primordial, de ce dépliement un peu magique, comme si en se promenant à la surface de tels textes on ressentait la profondeur et la complexité de leurs fondations, le grouillement fabuleux de la mémoire d'où ils sourdent. Et je me dis surtout que cette révolution éditoriale, pour laquelle, de toute évidence, l'édition électronique offre d'incomparables facilités, inséparablement sans doute avec le papier, est la plus grande chance qui attend encore de tels manuscrits, je me dis que le jour où les infinies possibilités du numérique seront offertes à un tel corpus, c'est un nouveau Borges qui jaillira de l'onde, c'est la plus passionnante des leçons d'écriture qui sera donnée à tous, profanes aussi bien que spécialistes. Plus encore qu'une prise directe sur un laboratoire d'écriture, le voyage édifiant au sein d'un dispositif créateur enfin rendu à son intégrité, à son histoire, à sa sensualité – la remontée aux sources mystérieuses de la fiction borgésienne.

C'est de tels rêves et de bien d'autres, indéfiniment variés et renouvelés, certes moins fragiles et naïfs que le mien, pour la plupart en cours de réalisation, voire achevés et dorénavant offerts à tous, que traite l'ouvrage qui suit. Grâce soient rendues à Cécile Meynard et à Françoise Leriche d'avoir organisé, en décembre 2006, sous les auspices de l'équipe Traverses 19-21, le colloque international qui permit la confrontation des réalisations et des projets, la reconnaissance des territoires à conquérir et des obstacles à vaincre collectivement. Grenoble – la Ville et l'Université Stendhal – possède sans doute, dans le domaine de l'édition critique et numérique, un des plus riches patrimoines littéraires et scientifiques qui soient. Le plus beau fleuron de ce patrimoine est à l'évidence le fonds des manuscrits de Stendhal conservé à la Bibliothèque municipale, dont le traitement est l'objet d'une intense et fructueuse collaboration entre le personnel spécialisé de la Bibliothèque et les universitaires.

La perspective que 32 000 pages de Stendhal soient dans les années qui viennent édités virtuellement et sur papier ne peut que susciter l'enthousiasme d'une communauté de chercheurs comme la nôtre. Elle justifierait à elle seule qu'ait été organisé à Grenoble l'un des premiers colloques universitaires français sur l'édition électronique. Mais sous la bannière de notre génie tutélaire, ce sont, de fait, bien d'autres chantiers littéraires de ce type qui avancent à Grenoble, et dans le reste du pays : on s'en convainc aisément en lisant les textes qui suivent. Ces réflexions complémentaires nous enseignent que, contrairement à ce que pourrait nous inspirer l'invasion rapide de notre monde classique par tant de machines un peu déconcertantes, nous ne sommes qu'à l'aube d'une technique et d'une science, dont il nous est impossible, pour le moment, de mesurer toute la portée. Nous sommes au début d'une révolution, qui enrichira considérablement nos disciplines, mais aussi, je le répète, nos plaisirs simples de lecteurs, nos rêves de parcours initiatiques et de voyages fantastiques entre les pages, entre les lignes, entre les mots.

Le vent se lève : il faut tenter de lire, d'écrire, d'imaginer tous ces livres à venir. Le « nouveau *medium* éditorial » dont traitent les travaux ici rassemblés est encore fort jeune, et d'une jeunesse infiniment prometteuse, on en conviendra. Comment ne pas se réjouir que la réflexion sur les bouleversements éditoriaux promis par le numérique ait réuni beaucoup des meilleurs spécialistes, pendant quelques journées inspirées, sur les rives historiques et, pour tout dire, révolutionnaires de l'Isère ?